

Frais devant

Heïdi Sevestre La glaciologue conseille les décideurs et multiplie les interventions médiatiques, s'appliquant à garder le sourire malgré la débâcle qu'elle annonce.



Elle est la petite sœur énamourée de ces pauvres dinosaures réfrigérants en voie d'extinction, la vigie attendrie des mers blanches à ne plus boire mais à voir avant qu'il ne soit trop tard, l'Homère multisupport d'une liquéfaction en ébullition. Heïdi Sevestre est glaciologue. Elle est experte auprès des organisations internationales sur le réchauffement en Arctique, chargée de cours au Svalbard en Norvège, l'université la plus septentrionale qui soit, et surtout passeuse médiatique en voie de reconnaissance pour France 5, Arte, Disney, Ushuaïa télé, etc.

Elle manifeste un enthousiasme imparable pour embarquer les dubitatifs et maraboutier la catastrophe qui vient. Son éditrice Claire Le Ho la décrit «rayonnante, solaire, sympathique». Le sourire de cette Cassandre est parfait, frais et sans affectation. Sa blondeur sportive est coupée court. Son 1,75 m s'entretient par des séances quotidiennes : footing, rando, gym. Sa monomanie est avérée, elle qui ne regarde que des films de SF, *Interstellar*, *Dune*, *Don't Look Up*, car «il faut que ça parle du futur». Son anglais est «charming» et son propos sans pédanterie.

Elle fonctionne à l'identique qu'elle intervienne devant un hémicycle pour tenter de convaincre les élus de l'urgence à

agir, qu'elle sorte d'un igloo où elle s'est réfugiée pour lutter contre le blizzard, qu'elle taille la route sur la banquise par -20 °C, qu'elle découvre une crevasse juste à côté dans l'endroit où l'expédition a creusé ses toilettes ou qu'elle pose aux côtés de Tom Cruise à qui il a fait visiter des «ice caves». Ni doloriste, ni tire-larmes, ni accusatrice, ni dénonciatrice. Elle est moins redresseuse des torts façon Elise Lucet et Hugo Clément, que célébrante d'un monde voué à disparaître en un hybride féminin de Laurent Delahousse et du Nicolas Hulot d'antan.

Par l'âge, cette chercheuse de 35 ans est plus proche de la génération de la sévère Greta Thunberg et des désespérés de 20 ans. Par son cursus académique, elle se rapproche plus d'un profil comme celui de Jean Jouzel, 76 ans, l'agréable climatologue du Giec. Cette interlocutrice des pouvoirs en place se tient à distance du jeu électoral qu'elle regarde avec circonspection. Elle dit : «Je ne m'y reconnais pas.» Sa satellisation la dispense d'isoloir, et ses vagabondages lui évitent la stabilité du couple et la maternité.

Ajoutons à cela que Heïdi Sevestre, qui détesterait être consignée dans un bureau, a dormi sous la tente par -45 °C et sait armer son fusil pour tirer les ours carnassiers. Cela lui donne une crédibilité de terrain que double un sens pédagogique cer-

tain. François Bernard, enseignant à La Rochelle qui a organisé un voyage scolaire extraordinaire au Svalbard pour une vingtaine d'élèves de 4^e et qui a sollicité Heïdi Sevestre pour encadrer les adolescents, la décrit ainsi dans l'ouvrage qu'ils ont coécrit : «C'est une professionnelle de la vulgarisation scientifique. Elle parle de choses complexes avec facilité et donne à chacun le sentiment d'avoir tout compris.»

Heïdi, son prénom, est déjà tout un programme, sinon une prophétie autoréalisée. La Heïdi des contes était une gamine des alpages suisses-allemands imaginée à la fin du XIX^e siècle. Elle symbolisait la résistance de la vie campagnarde, proche du monde animal, à l'heure où le développement industriel imposait sa logique et où l'exode rural s'accélérait. Prénom oblige, un siècle après, Heïdi Sevestre se retrouve à incarner la nostalgie de ce paradis perdu mais aussi la nécessité d'en retrouver la philosophie disparue en un naturalisme impérieux.

La maison d'enfance des Sevestre se situe dans un village, perché au-dessus du lac d'Annecy. Le père est informaticien, la mère bibliothécaire. Ils font du ski et de l'alpinisme. Depuis chez eux, on voit les glaciers du Mont-Blanc. Elle se souvient d'une «enfance idyllique» tout à fait en phase avec la Heïdi initiale. Cela se passe en bord de forêt, aux côtés de son frère aîné qui, aujourd'hui, a monté une boîte de com dans l'audiovisuel et garde son chat quand elle part en vadrouille. «Scolaire, bosseuse, timide», elle est en phase avec la nature et apéurée par la vie en société. Elle entre dans un lycée agricole. Aux murs des chambres, il y a des posters de tracteurs. On prend soin des vaches rustiques et on se bagarre dans les meules de foin.

Après un bac S, elle entame une licence de géologie à Lyon 3. Un stage au glacier du Trient, dans le Valais suisse, fait office de révélation et déclenche sa vocation. A 20 ans «tout pile», comme on dit en Romandie, elle fait son Erasmus au Svalbard. Cet archipel norvégien se situe par 79° de latitude Nord. Il est la base avancée de la recherche en Arctique. Elle y sera docteur pendant quatre ans.

Deux mille cinq cents habitants s'y côtoient. Beaucoup d'étudiants, de chercheurs, peu d'autochtones. Les gens y sont jeunes, intelligents, conscients et concernés. Personne ne ferme la porte de sa maison afin que le passant puisse s'y réfugier si un plantigrade se balade dans le quartier. Lucide, elle dit : «C'est le Monde de Narnia.» Elle ajoute : «L'endroit est fascinant et artificiel à la fois. C'est une bulle d'où l'on regarde le réel de loin. Il faut accepter de retourner se confronter à la civilisation.» Passé cette formation initiale idéale, elle a craint de se perdre dans les méandres de la recherche fondamentale et de se calefauter dans la ouate d'un laboratoire. Elle dit : «En glaciologie, il n'y a pas de bonnes nouvelles.» Son dilemme est clair : «Soit on s'immunise pour aborder les choses froidement. Soit on a envie de le crier au monde entier.» Elle a tranché et en a terminé avec la préconisation qui avait été la sienne «publish or perish», «publier» ou «périr». Elle ne veut plus être «cette scientifique qui fonctionne comme une comptable qui établit son bilan de fin d'année sans émotion».

Ses bonnes résolutions sont les suivantes : «Moins de chiffres, plus d'histoires.» Son autre devise : «Moins de blabla, plus de glagla» est plus ambivalente. Le glagla est garanti dans les expéditions auxquelles elle participe en Himalaya, au Groenland et surtout du côté du pôle Nord. Mais le blabla est loin d'être absent, au contraire. Il faut à Heïdi Sevestre blablater malin si elle veut que la chauffe actuelle ne fauche le vieux froid d'avant. Entre prélèvements d'échantillons et relevés de températures, elle frissonnera mais cela vaudra chaleureuse illustration incarnée de la problématique. A l'écran, en live Instagram ou dans des documentaires plus élaborés, chacun pourra apprécier l'affection pixelisée de la prometteuse jeune femme pour les vieux monstres moribonds.

Son menacé préféré ? «Le Tunabreen.» Ce glacier de marée fait 23 kilomètres de long. Il vagit dans un fjord du Spitzberg et pourrait trepasser comme 30 % des géants de son espèce. A le contempler, elle, qui n'est pas croyante, ressent comme une émotion spirituelle. Et se sent «peu de choses» face à l'immensité en voie de perdition. ◀

Par **LUC LE VAILLANT**
Photo **EMMA BURLET**

LE PORTRAIT